

à différentes pratiques sociales qui s'y rattachent. On y voit apparaître de manière intéressante les forces qui provoquent l'adhésion, la reconnaissance collective, tout en soulignant les contours symboliques mis en jeu. Dans des sociétés modernes qui réduisent l'individuel à sa fraction la plus infime, ces pratiques collectives qui, dans l'histoire de leur conceptualisation, s'attachent à fondre le religieux, le politique et le social, trouvent un terrain d'expression élargi. Dans les articulations entre réalités sociales, pratiques professionnelle et prescription politiques, l'efficacité de ces gestes particuliers interroge l'étiologie de ces phénomènes sociaux.

**Véronique Pardonnet**

CREM, université Paul Verlaine-Metz  
pardonnet@enim.fr

**Béatrice GALINON-MÉLÉNEC, Fabienne MARTIN-JUCHAT, dirs, *Le corps communicant. Le XXI<sup>e</sup> siècle, civilisation du corps ?***

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. *Le corps en question*, 2007, 242 p.

Le corps humain a été relativement peu étudié par les sciences humaines et sociales, si on le compare à d'autres objets – historiques, esthétiques, psychiques, linguistiques, etc. –, plus susceptibles de se conformer à la *doxa* scolastique qui sous-tend encore trop souvent ces sciences. C'est d'autant plus vrai s'agissant des dimensions communicationnelles du corps, qui nécessitent une pluridisciplinarité dont on sait à quel point elle se heurte toujours aux tropismes mono-disciplinaires qui continuent souvent de gouverner les habitudes scientifiques. Issues d'une institutionnalisation récente ayant mis à mal, précisément, certains de ces tropismes, les sciences de l'information et de la communication (*sic*) semblent relativement bien placées pour faire évoluer cette situation. Le présent livre, fruit d'un colloque éponyme organisé à l'université de Bourgogne en 2006 par trois équipes de recherche en *sic*, en apporte la première preuve collective en France.

L'objectif général était d'interroger le corps dans ses rapports avec le contexte social, culturel et historique. Se posait la question de savoir dans quelle mesure les pratiques corporelles se diversifient selon qu'elles se construisent dans des configurations à enjeux socioculturels et communicationnels eux-mêmes différenciés. Il s'agissait notamment d'étudier l'impact des usages médiatiques du corps sur les représentations de celui-ci et sur les relations intercorporelles dans le cadre familial et professionnel.

Dans leur introduction, les coordinatrices – Béatrice Galinon-Méléne (université du Havre) et Fabienne Martin-Juchat (université Stendhal-Grenoble 3) – expliquent qu'un paradoxe a été pour beaucoup dans leur initiative : alors que le corps est toujours plus systématiquement et massivement utilisé, voire exploité par les métiers de l'information et de la communication dans ce qu'il a de plus superficiel (uniformisation des modèles esthétiques, etc.) et à la fois de plus intime (revendication publique de l'intimité, etc.), les méthodes d'analyse des pratiques corporelles tardent à se renouveler pour pouvoir rendre compte de ces évolutions aussi profondes que rapides. La perspective adoptée reste généralement structurale, liée à une approche sémiologique qui cantonne le corps dans le rôle d'un adjuvant de la communication, c'est-à-dire d'un quasi-instrument rhétorique.

Afin de contribuer à ce que l'on pourrait appeler ici une libération heuristique des corps, on gagnerait, selon les deux auteurs, à réaffirmer leur hypothèse (développée ailleurs) d'un corps communicant, capable de produire des informations et de les communiquer selon des modalités à examiner. Ainsi, par exemple, la communication commerciale ne cesse-t-elle de développer ses codes corporels qui en appellent, chez les spectateurs-consommateurs potentiels, à d'autres codes corporels plus ou moins infraconscients. Mais c'est l'ensemble des univers socioprofessionnels (médecine, éducation, sport, etc.) qui sont concernés et dont chacun construit un corps spécifique et induit un regard spécifique sur ce dernier. D'où la nécessité d'une vision interdisciplinaire pour penser le corps communicant.

Ces actes sont divisés en deux parties. La première s'intitule « Corps, expression artistique et communication ». À travers l'exemple de l'art brut, Nanta Novello Paglianti (université de Limoges) montre à quel point l'homme peut exprimer son époque à travers son corps. L'art brut est ce par quoi le peintre et sculpteur Jean Dubuffet désignait le vaste ensemble des productions d'artistes non reconnus comme tels : enfants, amateurs, malades mentaux, etc. Ces expressions sont d'autant plus déviantes qu'elles transgressent une série d'interdits moraux, notamment liés au corps, celui-ci étant souvent la source pulsionnelle et fantasmatique de l'œuvre d'« art ». L'observation de cet art brut normes chez des artistes schizophrènes permet d'ouvrir des pistes de recherche intéressantes sur les modes « normaux » d'appropriation du symbolique par le corps. Aurore Chestier (université de Bourgogne)

s'appuie ensuite sur Maurice Merleau-Ponty pour rappeler que le corps est le point d'ancrage de notre expérience au monde, de notre prise d'information sur lui et de communication avec lui. Elle se focalise sur le XX<sup>e</sup> siècle où ce statut a été battu en brèche par la psychanalyse, la linguistique, etc., et par une série de camages sans précédent. Soucieux de traduire cette désintégration, l'art et notamment la littérature ont dû rompre avec les principes esthétiques de la *mimésis* et avec la langue comme matrice rassurante d'une maîtrise de soi et de la réalité. C'est ce qui est démontré à partir du théâtre, « art par excellence de l'incarnation », qui n'a cessé de mettre en pièces les corps et de mettre à mal leur réception par les corps des spectateurs.

La deuxième partie, dédiée au « Corps médiatisé », s'ouvre sur une étude de Sandy Montanola (université Lille 3) consacrée aux enjeux identitaires tels que les révèle la médiatisation du corps sportif. L'exemple choisi est la boxe anglaise, domaine traditionnellement considéré comme masculin et investi assez récemment par des sportifs féminins de haut niveau. L'analyse socio-discursive d'un corpus de coupures de presse et de programmes télévisés fait apparaître le poids de certaines variables journalistiques (dont le sexe des journalistes) qu'il convient de considérer pour rendre compte de la quasi-absence de médiatisation des boxeuses en tant que boxeuses (et non en tant que femmes extra-ordinaires, plutôt « masculines », etc.). La force structurante des médias apparaît encore plus comme une violence méconnue comme telle dans le cas du traitement du corps féminin par les médias et le cinéma tunisiens (Zeineb Touati, université du Havre). Cette contribution aurait toutefois gagné à faire un usage plus prudent de la notion quelque peu fourretout d'« imaginaire collectif ». D'ailleurs, elle n'étaye guère la thèse finale selon laquelle cet imaginaire, pétri de religion et de traditionalisme, forme le socle des représentations du corps féminin en Tunisie. Située apparemment aux antipodes de telles censures brutales, l'émission de « comédie-réalité » française *Mon incroyable fiancé* repose sur un exhibitionnisme et un voyeurisme (relatifs à l'obésité) dont l'analyse suggère qu'ils n'ont sans doute pas grand-chose à envier aux ambivalences conservatrices maghrébines (Camille Brachet, université Paris 4, et Aurélien Le Foulgoc, université Paris 2).

Ouvrant la troisième partie sur « Intimité, affectivité et communication », Bernard Andrieu (université Nancy 1) livre quelques conditions de l'expression de l'intimité du corps – conditions en pleine évolution

et dont de récentes analyses laissent entrevoir la possibilité d'une véritable « science des gestes favorisant le décodage et la compréhension certaine du langage corporel ». Mais des stades moins avancés de la communication de l'intime n'en sont pas moins riches en enseignements. C'est ce que montre Véronique Bui (université du Havre) à propos du « docteur ès sciences sociales » Honoré de Balzac qui, s'inspirant des recherches en physiognomonie, sut donner ses lettres de noblesse à la description du corps féminin, bousculant ainsi l'art romanesque moralisateur de son temps. Sami Zlitni (université du Havre) se penche enfin sur le corps devenu cadavre et sur les pratiques rituelles (françaises et tunisiennes) qui le transforment en corps communicant et en font un « acteur social à part entière qui agit dans le monde des vivants ».

« Corps, construction de l'identité et communication » est le titre de la quatrième et dernière partie. Nicole Denoit (université François-Rabelais Tours) commence par y méditer, sans véritable enquête, sur le « corps artiste » qui est une des innovations les plus spectaculaires de la scène chorégraphique contemporaine. Dans une démarche similaire, Stéphane Abadie (université Nancy 1) fait le point sur la dimension communicationnelle du perfectionnement quasi obsessionnel du corps de l'athlète atteint de dysmorphophobie. Ce cas apparaît comme un dérapage de l'autoperception par l'adolescent sportif de son corps comme outil de construction identitaire et de communication avec son environnement social. L'adolescent est aussi au cœur d'un dernier article, dans lequel Laurence Tobin (université de Bretagne-Sud) analyse les dimensions corporelles des stratégies identitaires dans les blogs de jeunes.

La richesse de ces actes est incontestable et la fertilité de l'hypothèse du « corps communicant » en sort accrue. Néanmoins, cette richesse ne paraît pas justifier le sous-titre du livre, *Le XXI<sup>e</sup> siècle, civilisation du corps ?*, qui aurait éventuellement pu être remplacé, vu les évolutions observées – dans les sphères étudiées – du rapport au corps communicant, par la formule : « Le XXI<sup>e</sup> siècle, nouvelle civilisation du corps ? ». Une deuxième réserve concerne le rapport entre le rôle joué par le corps dans les processus communicationnels et les facteurs convoqués pour expliquer ce rôle. Plus d'un exposé établit un peu trop spontanément des liens entre le corpus ou le terrain étudié et un contexte pourtant insuffisamment analysé, voire compartimenté. Ainsi en est-il du corps malade de l'artiste « brut » ou du « corps

artiste » chorégraphique exprimant le tréfonds de leur époque ; ainsi en est-il aussi du théâtre moderne faisant voler en éclats le statut du corps à l'image de ce que produit le siècle ; ou encore du corps bafoué de la femme maghrébine en vertu de mœurs ancestrales, etc. Dans chaque cas, à des degrés certes divers, une sorte de théorie du reflet s'avère clandestinement à l'œuvre qui fait oublier la présence médiatrice des logiques inhérentes à l'univers psychiatrique, théâtral, médiatique, cinématographique, etc. Enfin, certaines contributions donnent l'impression qu'une analyse de corpus peut suffire pour rendre raison d'une partie des phénomènes constatés, alors qu'une enquête, fût-elle rudimentaire, sur les intervenants (par exemple, dans la blogosphère adolescente) y est indispensable. Autant de remarques qui, cela dit, n'enlèvent rien aux résultats globalement stimulants de cette rencontre pour les sciences humaines et sociales en général.

Paul Dirkx

Centre Jean Mourot, université Nancy 2  
Paul.Dirkx@univ-nancy2.fr

Jean-Paul GAUDILLIÈRE, Hugues JALLON, dirs, « De quoi avons-nous (vraiment) besoin ? Bonheur, consommation, capitalisme », *Mouvements des idées et des luttes*, 54.

Paris, Éd. La Découverte, 2008, 144 p.

De toute évidence, la 54<sup>e</sup> livraison de la revue *Mouvements des idées et des luttes* est au cœur du débat social, politique et intellectuel, en abordant plusieurs thèmes phares comme le besoin, le bonheur, la consommation, le capitalisme, l'écologie, etc. Dans ce dossier divisé en trois parties (« Besoin et aliénation » ; « Besoins et bonheur » ; « Besoins, économie et développement »), les auteurs cherchent à « penser les besoins » en distinguant les « faux » des « vrais », ceux qui sont « authentiques » ou « factices », et en répondant à plusieurs interrogations telles : « Quels critères déterminent la valeur des besoins humains ? Imagine-t-on un État démocratique qui se chargerait de déterminer (même avec l'aide de citoyens investis dans des instances de démocraties participatives) les "vrais" besoins de ses citoyens ? » (p. 8).

Jean-Paul Gaudillière et Hugues Jallon précisent que « l'enjeu de ce numéro n'est pas la liste de ce dont nous aurions (vraiment) besoin mais la façon dont on peut repenser le problème, revisiter – du point de vue des besoins – des catégories comme celles de progrès technique, d'abondance, de bonheur

ou encore d'aliénation » (p. 9). Pour atteindre cet objectif, de nombreux sujets sont traités : l'aliénation, la réalisation de soi, l'économie de bonheur, les techniques et l'augmentation de la productivité, la conscience écologique, la fabrication des besoins, les nouvelles figures du capitalisme, la révolution numérique, etc. Ce sont les travaux de Theodor W. Adorno et l'état des lieux d'Agnès Heller qui fondent la réflexion engagée dans l'ouvrage. Pour le premier, et à partir d'un texte écrit lors de l'exil américain du chercheur, la théorie des besoins est socialement marquée. Elle pose la question de la satisfaction sans différenciation préalable entre les bons et les mauvais besoins, authentiques et artificiels, vrais et faux (p. 15). *A contrario*, Agnès Heller illustre – « dans le contexte des discussions des années 1970 sur l'autogestion et les nouveaux mouvements sociaux » (p. 13) – la différence entre « vrais » et « faux » sous trois angles : elle rejette la division entre besoins « réels » et « imaginaires », accepte celle entre « bons » et « mauvais » dans un sens concret, et adopte la distinction entre besoins « préférés » et « non préférés », à condition toutefois que celle-ci soit associée aux valeurs.

À ce sujet, Alain Deneault traite de la valeur monétaire en s'appuyant sur les travaux de Georg Simmel *La philosophie de l'argent* (trad. de l'allemand par Sabine Cornille et Philippe Vermeil, Paris, Presses universitaires de France, [1907] 1987 – p. 34), pour qui l'argent est un *méta-moyen* permettant l'accès aux choses. Alain Deneault passe d'une description utopique de la valeur monétaire à un discours polémique en indiquant que l'argent provoque une série de pathologies qui vont du fait d'être blasé au cynisme, en passant par l'avarice et la cupidité (p. 39). Dans le prolongement, Stéphane Haber critique le capitalisme et le lien qu'il entretient avec la dépossession. Il définit l'« aliénation » et pose l'idée selon laquelle la critique de celle-ci ne se limite pas aux modèles qui composent les systèmes aliénants tels l'argent, le capital (au sens de Marx) ou l'État bureaucratique. En effet, historiquement, philosophie de l'aliénation et critique pré-écologique de la modernité capitaliste sont fortement articulées. Aussi conclut-il qu'« aujourd'hui, ce sont les thèmes et les combats de l'alter-mondialisme qui constituent les incitations les plus stimulantes à redécouvrir la fécondité du vieux concept marxien d'aliénation » (p. 53).

C'est la question du « système technique et déshumanisation » qui intéresse Thierry Paquot. Citant Günther Anders (*L'obsolescence de l'homme*.